



**— université  
— lumière  
— LYON 2**

**ladec**  
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE  
DES ENJEUX CONTEMPORAINS

# *Journées d'étude du LADEC*

## **De l'incertitude aux risques**

*Lundi 8 juin de 9h à 17h30*

*Mardi 9 juin 2026 de 9h à 14h30*

*Lieu : Salle H410 – LADEC, campus PDA*

### **Comité scientifique et d'organisation :**

**Juliette Cleuziou**, MCF Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.  
[Juliette.cleuziou@univ-lyon2.fr](mailto:Juliette.cleuziou@univ-lyon2.fr)

**Salomé Deboos**, PU Anthropologie, Directrice du laboratoire, LADEC – Université Lumière Lyon2.  
[Salome.deboos@univ-lyon2.fr](mailto:Salome.deboos@univ-lyon2.fr)

**Tobie Goasampis**, doctorant Anthropologie, représentant des doctorants, LADEC – Université Lumière Lyon2.  
[t.goasampis@univ-lyon2](mailto:t.goasampis@univ-lyon2)

**Julie Jeammaud**, doctorante Anthropologie, représentante des doctorants, LADEC – Université Lumière Lyon2.  
[Julie.jeammaud@univ-lyon2.fr](mailto:Julie.jeammaud@univ-lyon2.fr)



## *Journée d'étude du LADEC*

### **De l'incertitude aux risques**

#### **ARGUMENTAIRE**

Risques au travail, risques psychosociaux, risques nucléaires et écologiques, risques sanitaires, risques sportifs... Malgré la pluralité de ses domaines d'application, la définition contemporaine du risque s'inscrit chaque fois dans une considération sur l'incertitude, voire le danger : l'identification du risque est une façon de circonscrire un panel large de possibilités en un nombre défini d'options et de résultats qu'il est possible de contrôler sinon de prévenir (Boholm 2015). Si l'incertitude est au cœur de la condition humaine, le risque est une construction sociale dont la signification est dépendante non seulement du contexte relationnel dans lequel il est évalué, mais aussi du contexte culturel et socioéconomique, ou encore des dynamiques de genre et de générations. En ce sens, le risque est toujours *situé*. Dans le cadre des travaux de recherche du LADEC, ce concept est envisagé comme parti prenante d'une anthropologie de l'incertitude renvoyant moins à un état objectif des choses, qu'à un rapport spécifique que les sociétés contemporaines entretiennent avec le savoir et la certitude. Il se définit comme une prolifération de possibles, un état et un mode de gouvernance hautement productif.

La position du chercheur en anthropologie est celle du décentrement, lui permettant de recueillir ce qui constitue pour les acteurs de son terrain des risques et des incertains, tout autant que des certitudes. Cette créance accordée d'emblée permet de nourrir, dans une dimension anthropologique une connaissance de processus invisibilisés, ceux du rapport à la croyance et à la science (Deboos, 2022).

Dans le cadre de ces deux journées de présentation des travaux des membres du LADEC, nous envisagerons dans quelle mesure la notion de risque nous permet de comprendre les processus d'appréhension du monde et de son explication, de la gestion planifiée des risques aux dispositifs propitiatoires d'anticipation et d'évitement du danger, et la manière dont ils affectent le positionnement de collectifs humains et non humains, les uns par rapport aux autres ou en leur sein.

Cette journée propose d'ouvrir à la discussion des pistes de recherche en particulier, sans s'y restreindre.

#### **AXE 1. Définir le(s) risque(s)**

Cet axe, propose d'explorer les différentes conceptions du risque cohabitant au sein d'un même collectif, ou d'un même individu, et les négociations et arbitrages auxquels elles donnent lieu.

Tout d'abord, la définition du risque peut prendre des formes contradictoires au sein d'un même collectif ou d'une même société (par exemple, créer au sein d'un même bâtiment, des dispositifs de circulation rapide, de secours, pour garantir l'évacuation des personnes en cas de danger vs. dispositifs de sécurisation des lieux pour lutter contre les intrusions). De plus, la définition du risque peut être corrélée avec celle du malheur, de la perte, qu'elle soit matérielle, symbolique ou existentielle. Auquel cas, l'identification du risque contient "deux rationalités: d'une part la rationalité métrique et la production de données standardisées; d'autre part la lecture indicielle et expérientielle de l'événement redouté." (Houdart, Manceron et Revet, 2015). C'est ce que montrent un certain nombre de travaux qui croisent mesures probabilistes et interprétations expérientielles, mettant en lumière des intérêts contradictoires qui s'affrontent dans la prise de risque (Le Breton 2013). Ainsi, la prise de risque, qu'elle soit valorisée ou euphémisée (Penin 2006), peut être le support d'une forme de reconnaissance, par exemple dans le milieu sportif, d'un certain prestige, de formes valorisées de l'agir en société (une masculinité assumée, notamment dans les milieux populaires exerçant des emplois très exposés au danger, un entrepreneuriat



audacieux, etc.), et qui peut faire l'objet de requalification au fil du temps et des événements, avant ou après une catastrophe, ou à l'échelle biographique.

Dans le même temps, la prise de risque peut être valorisée dans un contexte où elle n'est pas forcément choisie, comme la nécessité de se préserver de la précarité en exerçant un emploi dangereux, ou de mener un mode de vie inhérent à son sentiment d'identité aux dépens de sa santé. Les travaux de Françoise Zonabend (1993) sur la centrale nucléaire dans la ville de La Hague soulignent l'expérience anxieuse et contradictoire des habitants qui considèrent les dispositifs techniques à la fois comme une garantie contre le risque nucléaire et en même temps, comme une possible source d'un danger extrême. Malgré la constance de l'anxiété que seul le déni permet de surmonter, la contradiction est tue face à l'apport économique (en termes d'emplois) que représente l'industrie nucléaire.

## **AXE 2 - Le risque comme dispositif : identification, évaluation, prévention, responsabilisation**

La notion de risque implique une forme de calcul -- une incertitude contrôlée en quelque sorte -- qui, dans une perspective assurantielle, débouche sur la mise en place de modalités spécifiques de comptage, d'évaluation, de protocoles de gestion de crise, de mise en forme de hiérarchies de redevabilité (qui est responsable du risque pris? qui doit en assumer les conséquences?), ou encore de "routines" censées le prévenir; ces formes de mesure mettent en jeu des temporalités variées et des relations entre acteurs aux capacités d'agir différentes. L'approche moderne et "experte" du risque -- celle qui génère de l'expertise -- revêt des limites, notamment celle d'une focale mise sur une approche individualisée de la définition même du risque. Or, rappelle Mary Douglas, la définition du risque peut aussi être le produit d'une discussion, par exemple en famille, visant à évaluer collectivement un risque - envoyer un enfant à l'étranger, le marier à un ou une telle, investir dans tel ou tel entrepreneuriat, etc. En outre, ajoute Douglas, cette vision moderne ne s'oppose pas à la conception magico-religieuse du risque, celle que l'on retrouve au sein des sociétés traditionnelles et qui est associée à la transgression d'un ordre sacré, religieux, ordonné. Selon Douglas (partisane d'une théorie culturelle du risque), le risque d'une pollution symbolique et religieuse est compensé par divers procédés rituels qui peuvent en effet être assimilés aux pratiques contemporaines et calculatrices de "réduction des risques", loin de la rupture cosmologique radicale affirmée par certains. Ces deux types de pratiques tirent toutes leur efficacité sur la base de dispositifs d'accusation, de responsabilisation et de moralisation, allant parfois jusqu'à blâmer l'incompétence de la victime elle-même (Douglas, 1992: 15-16). Ainsi, si les systèmes d'assurance-vie occidentaux redistribuent des compensations financières en cas de décès, certains collectifs produisent des formes assurantielles d'anticipation : tel est le cas des communautés sherpas évoquées par Douglas où la redistribution financière collectivement imposée opère via les dons et cadeaux cérémoniels (Douglas 1992); ou encore de communautés de migrants centrasiatiques qui travaillent en Russie et s'imposent des contributions à des caisses informelles qui, en fonctionnant comme des assurances-vie, viennent remplacer les redistributions cérémonielles habituellement réalisées dans le pays d'origine (Cleuziou et Ismailbekova 2023). Ces dispositifs peuvent être envisagés comme autant de taxes auto-infligées pour garantir la survie financière des familles en cas de difficultés matérielles, en particulier celles liées au décès de l'un de ses membres.

Dans cet axe, les contributions pourront traiter de différents pratiques et dispositifs d'identification, de prévention et de gestion des risques, à l'image de l'exploration proposée par F. Keck des dispositifs biosanitaires établis en Asie du Sud Est pour lutter contre les zoonoses (2020). Il s'agira de questionner les rapports à l'avenir (pratiques d'anticipation, de projection, projection désirable ou inquiétante, etc.), ou encore à la technique (mobilisée pour évaluer et prévenir les risques) et à l'information (qui médiatise les risques, et est aussi en pleine reconfiguration avec le développement de nouvelles technologies de l'information et de la communication), en prêtant attention aux mécanismes de création de la confiance et de la méfiance.



Une attention particulière sera apportée aux dynamiques de pouvoir en jeu entre les différents acteurs engagés dans ces processus.

### **AXE 3. "Et le risque fut": Émergences de nouveaux risques et de nouvelles sensibilités**

En 1986, le sociologue allemand Ulrich Beck décrivait l'émergence d'une "société du risque" caractérisée par la production de risques importants inhérents à la société elle-même, et non plus venant de l'extérieur. Catastrophe nucléaire, pollution généralisée des milieux, émergence de nouvelles maladies liées aux modes de production et de consommation alimentaire, circulation planétaire de pathogènes, bouleversement climatique et changement global... les sciences et techniques caractéristiques de la modernité occidentale portent leur lot d'effets inattendus, de risques nouveaux, à l'incidence majeure. Parallèlement, l'individualisation croissante ferait peser sur chacun une plus grande incertitude, liée à la perte de repères auparavant fournis par les grandes institutions collectives. Le sentiment de vulnérabilité individuelle est grandissant. Des études suggèrent d'ailleurs que dans les pays occidentaux l'augmentation de l'espérance de vie et l'amélioration globale des conditions de vie cohabitent pourtant avec un sentiment courant de vivre dans un monde plus dangereux qu'autrefois (Le Breton, 2013). La perception du risque semble donc en pleine reconfiguration, au croisement de nouvelles formes de risques inhérents à nos modes de vie et nos organisations collectives, et de nouvelles sensibilités, sur un fond d'obsession sécuritaire grandissant. En effet, pour certains auteurs nos sociétés occidentales sont marquées par une "traque obsessionnelle du risque" (Le Breton, 2013). Et alors que l'on s'efforce de réduire les risques, le philosophe Marc Crépon (2008) identifie une "culture de la peur", dans laquelle la peur serait devenu un outil central des représentations médiatiques et des discours politiques, structurant profondément nos imaginaires et nos rapports au monde. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le registre dystopique est devenu omniprésent dans le champ de la production culturelle comme du langage courant, tandis que celui de l'utopie perd du terrain (Leconte et Passard, 2021). Ces deux dernières décennies ont également été marquées par la multiplication de discours catastrophistes notamment dans le champ environnementale, annonçant par exemple un probable "effondrement" de la civilisation occidentale (Servigne et Stevens, 2015), et la remise en question de la capacité de l'espèce humaine à perdurer sur une Terre qu'une partie d'entre elle a rendue potentiellement inhabitable.

Dans cet axe, les contributions pourront décrire les représentations contemporaines des "nouveaux" risques, tout comme l'émergence de "nouvelles" sensibilités, et la manière dont cela se traduit dans les pratiques individuelles et collectives d'engagement. V. Zelizer (1994) a montré l'émergence d'une sensibilité au risque de mort, à travers son travail sur l'émergence des assurances-vie aux États-Unis au début du XXe siècle, alors même qu'elles étaient perçues au départ comme une marchandisation de la mort. On peut en effet se demander, qu'il s'agisse du risque environnemental ou du risque terroriste, du risque sanitaire, des violences sexuelles et sexistes ou du risque de précarisation, quels sont les dispositifs rhétoriques et pratiques, dont on présuppose l'inscription dans un agenda politique, qui font émerger ces nouvelles sensibilités et ces nouvelles causes à traiter ? Quels en sont les acteurs (États, entreprises privées et assurances, associations et collectifs, lobbyistes, etc.) et quels sont les effets de leurs productions ?

### **AXE 4. Les prises de risque dans la pratique ethnographique.**

De la construction de leurs objets à la publication de leurs résultats, les chercheurs et chercheuses exercent au rythme des incertitudes. Toute une littérature s'est intéressée aux pratiques ethnographiques sur des terrains "dangereux", "empêchés", "risqués", en cherchant à interroger les enjeux qui sous-tendent les postures, les regards et les engagements. Les réalités du terrain peuvent constituer un risque pour la sécurité du chercheur, impliquant les dimensions sanitaires, (géo)politiques ou la sensibilité des



données recueillies. Elles constituent aussi un risque pour la recherche elle-même, au regard de biais et d'aléas propres à fragiliser la production de connaissances empiriquement fondées. L'origine sociogéographique du chercheur peut influencer les relations ethnographiques. La plus ou moins grande proximité sociologique avec les enquêtés anime des situations problématiques diverses, de l'instrumentalisation du chercheur (Fresia & Lavigne Delville, 2018) à « l'inconfort durable » découlant d'une double posture à la fois engagée et décentrée (*Ibid.* : 57), en passant par les risques d'ouverture/fermeture propres au biais d'« enclivage » (Olivier De Sardan, 1995). La double posture inhérente à l'exercice ethnographique plonge le chercheur dans un « inconfort » où le caractère « moralement inévitable de l'engagement » rencontre la nécessité d'une indépendance critique (Agier *et al.*, 1997). Usage des savoirs sociaux par les membres de la société d'accueil, compromission du chercheur à la demande des enquêtés et insertion dans des polémiques idéologiques sont, parmi d'autres, des risques pour la production de connaissances (*Ibid.*). Récemment, Séverine Awenengo-Dalberto a, par exemple, connu l'instrumentalisation politique de son ouvrage *L'idée de la Casamance autonome* (2024) lors des élections présidentielles sénégalaises en 2024, et s'est vue refuser la publication de ses recherches sur le territoire.

Quelles sont les stratégies qui leur permettent de transformer ou non ces incertitudes en risques ? De gérer, de contourner, voire de transformer ces risques en savoirs scientifiquement mobilisables ? Les présentations pourront aborder l'ensemble des enjeux que l'anthropologue rencontre dans sa pratique scientifique, des dangers rencontrés sur le terrain aux risques liés à la possession, la gestion et la publication des données. Elles pourront aussi questionner les risques spécifiques liés au positionnement des chercheur.euse.s en termes d'âge, de genre, de racisation, etc.

## **Bibliographie**

- Agier, M. (Dir.). (1997). *Anthropologues en dangers*. Paris : Jean-Michel Place.
- Awenengo-Dalberto, S. (2024). *L'idée de la Casamance autonome*. Paris : Karthala.
- Beck, U. (2001). *La société du risque : Sur la voie d'une autre modernité* (L. Bernardi, Trad. [Éd. originale 1986]). Paris : Flammarion.
- Boholm, Å. (2015). *Anthropology and risk*. London : Routledge.
- Cleuziou, J., & Ismailbekova, A. (2023). Transferring deceased bodies, building transnational communities: The case of Kyrgyz and Tajik migrants in Russia. *REMI*, 23(1).
- Crépon, M. (2008). *La culture de la peur*. Paris : Éditions Galilée.
- Deboos, S. (Dir.). (2022). *Entre sciences et croyances, des pratiques à la théorie*. Strasbourg: Editions de l'III.
- Douglas, M. (1986). *Risk acceptability according to the social sciences*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Douglas, M. (1992). *Risk and blame*. London : Routledge.
- Fresia, M., & Lavigne Delville, P. (Dir.). (2018). *Au cœur des mondes de l'aide internationale*. Paris : Karthala.
- Keck, F. (2010). *Un monde grippé*. Paris : Éditions du Seuil.
- Houdart, S., Manceron, V., & Revet, S. (2015). Introduction. Connaître et se prémunir : La logique métrique au défi des sciences sociales. *Ethnologie française*, 45.
- Le Breton, D. (2013). *Passions du risque*. Paris : Métailié.
- Leconte, C., & Passard, C. (2021). Avant-propos : Retour vers le futur ? La dystopie aujourd'hui. *Quaderni*, 102, 9-12.
- Okely, J. (1992). *Sensitive ethnography*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Olivier De Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. *Enquête*, 1, 71-109.
- Servigne, P., & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris : Seuil.
- Zelizer, V. (1994). *The social meaning of money*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Zonabend, F. (1993). Au pays de la peur déniée. *Communications*, 57, 121-130.



**Lundi 8 juin 2026**

## **Panel 1 : Risque et identité**

*Modération : Juliette Cleuziou, MCF en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.*

### **9h-9h45 Les eina d'Arutua et gestion de l'abondance en Polynésie française.**

*Christine Ambard, Docteure en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2*

Dans l'atoll d'Arutua, en Polynésie française, les *eina* — de petits alevins roses et translucides — sont très attendus par la population. Venus de l'océan, ils pénètrent dans le lagon en bancs de milliers par le platier récifal. Leur première apparition marque la fin du *Matari'i i raro*, saison de « disette » caractérisée par la rareté des ressources végétales et marines, et annonce l'entrée dans le *Matari'i i ni'a*, la saison d'abondance. Les *eina* incarnent la promesse des beaux jours et de la reprise des activités les plus lucratives, telle que la pêche. Ils sont aussi un gage du renouvellement des stocks halieutiques, puisqu'ils sont destinés à grandir et à peupler le lagon. Les *eina* sont également attendus car qu'ils constituent un mets particulièrement apprécié par les habitants. Leur pêche est communautaire et encadrée par un ensemble de règles visant à prévenir l'épuisement des ressources halieutiques. Il ne s'agit pas seulement de limiter les quantités prélevées, mais aussi de respecter des prescriptions relatives aux manières de capturer, manipuler et traiter les poissons, afin de garantir l'abondance future. Cette communication propose ainsi d'analyser ces pratiques comme un dispositif de prévention des risques, où savoirs écologiques et ritualité s'articulent pour créer un équilibre entre prélèvement et préservation.

#### Bibliographie

- AMBARD C, 2024 « La pêche récifo-lagonaire à Arutua et Rangiroa » – Rapport de mission #3 Nouméa, CPS. Bambridge, Tamatoa, François Gaulme, et Thierry Paulais. 2019. Communs et océan: le rāhui en Polynésie. Tahiti : Au vent des îles-éditions Pacifique.
- Roué, Marie. 2012. « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones ». Revue d'ethnoécologie, no 1. <https://doi.org/10.4000/ethnoecologie.813>.
- Pitrou, Perig. 2016. « Êtres vivants/artefacts, processus vitaux/processus techniques : remarques à propos d'un cadran analytique ». Les actes de colloques du musée du quai Branly, no 6. <https://doi.org/10.4000/actesbranly.653>.

### **9h45-10h30 Mobilités féminines, identités en mouvement et territoires de l'incertitude**

*Ibtissem Batoum, Doctorante en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.*

À Djibouti, les transformations contemporaines reconfigurent les expériences et les discours des femmes dans un contexte de mobilité accrue, de mutations économiques et technologiques et de recomposition des rapports de genre. La modernité y ouvre de nouvelles opportunités tout en générant un sentiment d'incertitude et de risque, compris comme une condition sociale redéfinissant les repères collectifs et les formes de sécurité au sein des communautés (Beck, 2001). Les discours recueillis sur le terrain révèlent ces tensions : les générations plus âgées évoquent une perte symbolique de solidarité et de repères moraux, tandis que les jeunes femmes négocient entre aspirations individuelles, accès à l'éducation et attentes communautaires. Chez les hommes, ces transformations s'expriment à travers une recomposition des identités masculines face à la redistribution des rôles sociaux.

Dans cette perspective, la mobilité constitue un observatoire privilégié des processus contemporains de production du risque. La migration, entendue comme pratique sociale, engage les individus dans des situations d'incertitude quant aux conditions de vie, aux relations sociales et aux formes d'appartenance,



révélant des dispositions différenciées face au risque (Williams ; Baláz, 2013). À Djibouti, l'exode rural place près de 78 % de la population en zones urbaines, tandis que les 66 614 mouvements migratoires enregistrés en mai 2025 (OIM, 2025) témoignent de l'intensité de ces dynamiques.

Dans les discours, la mobilité interne des femmes issues de zones rurales vers les espaces urbains, pour l'éducation ou le travail, est décrite comme un risque moral et symbolique. Elle implique l'éloignement des réseaux de solidarité et l'expérimentation de nouvelles formes d'autonomie, engageant des processus de négociation identitaire dans un environnement incertain (Le Breton, 2011 ; Appadurai, 1996). La mobilité transfrontalière des femmes originaires d'Éthiopie ou de Somalie, souvent employées comme travailleuses domestiques, les confronte à des risques physiques, économiques et sociaux, tout en les inscrivant dans de nouveaux univers relationnels.

Les mobilités féminines à Djibouti illustrent comment le risque et l'incertitude structurent les trajectoires identitaires. Elles ouvrent également des espaces de recomposition de soi, situés à l'intersection des dynamiques locales et des aspirations à de nouveaux possibles urbains et transnationaux.

#### Bibliographie:

Appadurai, Arjun. 1996. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Baláz, Vladimir, and Allan M. Williams. 2013. *Mobility, Risk Tolerance and Competence to Manage Risks*. Cheltenham: Edward Elgar Publishing.

Beck, Ulrich. 2001. *La société du risque : Sur la voie d'une autre modernité*. Paris: Flammarion.

Le Breton, David. 2011. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris: Presses Universitaires de France.

Organisation Internationale pour les Migrations (OIM). 2025. *Rapport annuel sur la migration à Djibouti*. Djibouti: OIM.



**10h30 – 10h45 : Pause**



**10h45 - 11h30 Acheter un coq blanc, rouge, noir ou vert ? Déjouer le hasard amoureux aux Alasitas de La Paz en Bolivie**

***Michèle Cros, Professeure en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.***

Au marché des miniatures de la chance des Alasitas de La Paz, tout s'achète : des biens de consommation les plus courants aux voitures et maisons, en passant par des diplômes sans oublier des billets de dollar bien utiles. Tout s'acquiert en petit format et se traite rituellement. Si la chance est au rendez-vous, ces miniatures sont appelées à se transformer en biens réels dans l'année qui vient. Il s'agit là d'un espace d'anticipation où l'on espère sécuriser l'avenir moyennant la foi dans le pouvoir germinateur des Alasitas.

Tout s'achète, même l'amour. Comment le ou la trouver, déjouer le hasard, parer à l'incertitude des jours et des nuits dans la solitude, tout en minimisant les aléas attenants aux rencontres amoureuses ? Acheter pour soi, ou mieux pour autrui, un coq en plâtre blanc, rouge, noir ou vert - en d'autres mots : un jeune innocent, un ardent aux yeux clairs, un vieux riche souvent veuf voire un militaire troublant - tel est le dilemme qui s'offre aux célibataires qui ne veulent plus l'être. Chaque figurine condense des attentes et anticipe des risques dans cette économie symbolique des échanges amoureux.

Puis vient le temps de conclure et de formaliser l'union dans un « stand » d'enregistrement civil des Alasitas où s'opèrent des mariages sans discrimination avec remises d'alliances, prises de photos et



dégustation de mini-coupes de champagne. On y trouve aussi de petits certificats de naissance et même de divorce. Rien n'empêche ainsi de tenter à nouveau sa chance lors de prochaines Alasitas, là où l'incertitude amoureuse se canalise à travers cette négociation ludique des risques.

Quelques références bibliographiques :

Allen C. L. 2016, « The Living Ones : Miniatures and Animation in the Andes », *Home Journal of Anthropological Research*, vol. 72, n° 4,

<https://www.journals.uchicago.edu/doi/pdf/10.1086/689293>

Mendoza Salazar D. 2025, *Alasita – Artesanías y miniaturas de la prosperidad (100 años de historia fotográfica)*, La Paz, Gobierno Autónomo Municipal, Secretaria Municipal de Culturas y Turismo.

Molina Rivero R. 2011, *Alasitas – Universo de deseos*, La Paz, Fundación cultural del banco central de Bolivia / Museo Nacional de Ethnografía y Folklore (MUSEF) de La Paz.

Oros Rodriguez V. 2017, *ALASITAS Donde crecen las illas*, La Paz, Museo Nacional de Ethnografía y Folklore (MUSEF).

Riverti C. 2022, *Humour et érotisme dans les Andes – Une ethnographe à marier*, Paris, Les Indes savantes.

Véricourt V. de 2000, « En quête de chance : Les itinéraires rituels de la fortune en Bolivie », *Cahiers des Amériques latines*, 33, 2000 : 85 – 102.



## 11h30 - 13h Pause déjeuner

Le buffet est offert par le laboratoire.



## Panel 2 : éco-anxiété et gestion du risque climatique

*Modération : Arthur Cagnet, docteur en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2*

**13h-13h45 Quand le futur se trouble et que les forêts menacent de s'effondrer : entre anxiété et stratégies de réduction de l'incertitude. Enquête ethnographique dans la vallée de la Doller (Haut-Rhin)**

***Marc Girard, Docteur en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.***

La gestion forestière amène les humains à se projeter dans le temps long. Dans l'exercice de leur métier, les forestiers adoptent une représentation temporelle particulière : ils se figurent mentalement les cycles sylvoles et biologiques des forêts, qui s'étendent sur plusieurs siècles, et inscrivent leurs actions dans cette temporalité. Contrairement à l'histoire tumultueuse des sociétés humaines, les dynamiques forestières paraissent calmes et prévisibles, du moins jusqu'à l'émergence du changement climatique. Traditionnellement, la gestion forestière s'appuyait sur une temporalité stable : les évolutions climatiques étaient extrêmement lentes et s'opéraient sur plusieurs millénaires. Le temps des forêts semblait s'écouler de manière continue, sans rupture majeure. Il était alors possible de se référer à des guides sylvoles aux savoirs pérennes ou de suivre des plans de gestion conçus 25 ans plus tôt. Le futur n'avait rien d'inquiétant, car il était prévisible dans la mesure où il ressemblait au passé. Le changement climatique introduit une rupture dans les modes de représentation du temps : il perturbe l'ordre continu des choses en affectant les dynamiques écologiques habituelles. Les écosystèmes forestiers évolueront différemment sous l'effet de l'augmentation des températures, des modifications des régimes de précipitations et de la fréquence accrue des aléas, sans que ces évolutions soient parfaitement prévisibles. Ainsi, le changement climatique déstabilise les modes traditionnels de projection vers l'avenir : le futur



devient flou, incertain. Dans ces conditions, il est plus difficile de faire des choix. Pourtant, malgré le manque d'informations, les forestiers doivent agir et prendre des décisions pour gérer les forêts, tout en voyant le risque d'erreur s'accroître.

Cette communication vise à décrire et à analyser les stratégies mises en place par les forestiers pour réduire l'incertitude et les risques. Entre les pratiques sylvicoles de limitation des risques, la création et la mobilisation de récits collectifs pour maîtriser symboliquement la réalité en construisant une narration stable offrant un horizon clair (Bruner, 1990), et l'utilisation d'outils informatiques pour modéliser et anticiper les trajectoires forestières futures, un ensemble de techniques se met en place, que cette communication se propose d'étudier.

### **13h45-14h30 Vers une éco-apocalypse ? Perspectives écospirituelles sur les bouleversements climatiques et l'engagement écologique avec Sukyo Mahikar.**

***Julie Jeammaud, Doctorante en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.***

Alors que les effets du bouleversement climatique menacent l'habitabilité de notre planète et en particulier des espaces urbains, de nombreux citoyens s'affairent pour transformer la ville. Dans cette perspective, à Lyon, l'association BoomForest propose des plantations collectives pour créer des micro-forêts urbaines.

Durant les plantations, des centaines de bénévoles s'affairent à planter des milliers d'arbres. Lorsque on les interroge sur le sens de leur engagement, ils mobilisent des régimes de justification pluriels : ils disent vouloir « se reconnecter à la nature », « agir à leur échelle », « faire une bonne action », « restaurer la nature », ou encore « réparer les fautes de l'humain ». La « dimension humaine » est aussi importante : on « rencontre ses voisins », on « crée des liens », et pour certains on « retrouve foi en l'humain ». Afforester collectivement la ville permettrait donc à la fois de répondre aux risques écologiques, et de réparer des liens sociaux considérés comme distendus (voire pervertis) par le mode de vie urbain contemporain.

Ces bénévoles viennent d'horizons variés : ce sont des familles, des personnes âgées, des étudiants, des habitants du quartier, ou encore des initiés de la lumière de Sukyo Mahikari. Ces adeptes d'une pratique spirituelle arrivée du Japon dans les années 1970 considèrent que les humains payent aujourd'hui le prix de leurs excès de vanité, de luxure, et d'autres « impuretés ». Les catastrophes liées aux bouleversements climatiques seraient alors une manifestation divine, une période transitoire de grand trouble, et ils portent la responsabilité de « créer un avenir plus lumineux et durable », notamment à travers leur engagement écologique.

A partir d'une ethnographie lors des plantations et au sein du dojo de Sukyo, je décrirais les représentations de la nature en jeu, et la manière dont les régimes de sens des divers bénévoles rencontrés à BoomForest trouvent d'importantes résonances autour des notions de sacralité de la nature et de « retour à un état originel ».

#### Bibliographie indicative :

Becci, I. (Dir.). (2024). *Les éco-spiritualités contemporaines : Un changement culturel en Suisse* (CULTuREL). Seismo Verlag.

Itel, J. (2023). *Ecospirituality in French-speaking Europe: Linking ecological thought with alternative spirituality*. Religions, 14(4), 510.

Léger, D. (1979). « Les utopies du "retour" ». In *Actes de la recherche en sciences sociales*, 29(septembre), pp.45–63.

Louveau, F. (2011). « L'écologisme d'un mouvement religieux japonais au Sénégal ». In *Cahiers d'études africaines*, 204, pp.739–768.

Obadia, L. (2023). *La spiritualité*. La Découverte, Paris.





14h30 – 15h Pause



### Panel 3 : Projection débat avec la réalisatrice

Modération : *Pauline Guedj, MCF en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.*

15h – 16h30 : Le film LA ROUTE

*Marianne Chaux, anthropologue et cinéaste.*



Ils étaient les paysans libres des villages les plus reculés de l'Himalaya indien.

Ils sont aujourd'hui manœuvres sur la grande route du Zanskar qui traversera bientôt leur vallée de part en part.

Chaque jour, ils cassent des rochers, dynamitent des falaises, aplanissent des tas de pierres.

A quel prix ? Ils ont déjà abandonné une partie de leurs champs et de leurs troupeaux pour se dédier à ce projet colossal initié par l'armée indienne. Ils commencent à ressentir les bouleversements que celui-ci va entraîner dans leur vie.

Que vont-ils devenir quand leur région s'ouvrira au monde ?

L'arrivée de la route leur offre des opportunités nouvelles et un meilleur confort mais elle menace l'équilibre harmonieux qu'ils avaient su développer sur ces terres au climat extrême.

Après 10 ans sans être retournée dans sa région de prédilection, l'anthropologue Marianne Chaud a séjourné six mois dans ces

montagnes.

En caméra subjective, elle a suivi le quotidien des travailleurs de la route.

Discussions naturelles et confessions spontanées nous invitent à rencontrer de façon intime ces villageois et villageoises, partagés entre l'envie de préserver leur mode de vie agricole et le besoin de gagner de l'argent en se consacrant à ce chantier.

Déchen est prête à tout pour financer les études de ses enfants et leur offrir une chance de devenir des citoyens indiens comme les autres.



Norbu, jeune paysan devenu dynamiteur, prend chaque jour des risques pour améliorer les conditions de vie de sa famille, pendant que Lhamo, mère courageuse, s'épuise et finit par se blesser. Grand-père Tashi, sage et facétieux, porte un regard inquiet sur les changements qui secouent son village.

**16h30 – 17h30 : débat**

Le débat sera animé par Pauline Guedj avec la présence de Marianne Chaux



**Mardi 9 juin 2026**

**Panel 4 : Gestion du risque : de l'institution aux acteurs de terrain**

*Modération : Julien Bondaz, MCF – HDR en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.*

**9h-9h45 Dire le futur et ses 'risques' (exercice comparatif) : percevoir et sensibiliser aux « signaux faibles » dans les mondes de la prévention de la radicalisation et de la prospective.**

***Clémence Tassel, Doctorante en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2 et Romain Bertrand, Docteur en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2***

Depuis les années 1970-1980, l'idée de risques qu'il faudrait constamment évaluer et prévenir s'est imposée comme l'un des paradigmes les plus puissants de la pensée contemporaine [Beck, 2008]. D'abord élaborée dans les cercles de l'action de développement en santé puis à propos d'aléas industriels ou dits « naturels » [Peretti-Watel, 2010], sa circulation s'est faite par une série de déplacements entre différents milieux « experts ». À partir de deux terrains d'apparence très éloignée – la prospective et la prévention de la radicalisation –, nous proposons de nous intéresser à ces milieux et à deux axes qui structurent leurs pratiques : l'anticipation et la sensibilisation.

Le premier axe correspond à « une discipline du sensible » qui articule un événement futur possible et une certaine disposition à s'en inquiéter avec l'immédiateté relative d'une perception. Ces trois dimensions forment sur nos deux terrains des « signaux » dits « forts » ou « faibles » qu'il s'agit pour les « experts » [CRESAL, 1985] de détecter en vue d'agir sur des chaînes de circonstances, contre des horizons négatifs. Nous tâcherons de montrer par quels truchements l'on se rend sensible au risque et ce que cela implique et provoque.

Le second axe prolonge le premier puisqu'il s'agit de concerner [Cefaï et Terzi, 2020] une population plus large et de la rendre plus ou moins apte à percevoir ces signaux. Par-là, les professionnels de « première ligne » ainsi sensibilisés se voient porter la politique de prévention, libérant du même coup les experts de cette responsabilité. Dans le même temps ces derniers participent à produire une saturation en « signaux » qui entretient un « marché de l'incertitude » dont ils dépendent.

Nous verrons que cette double asymétrie relève d'une sorte de biopolitique des risques qui consiste à gouverner par et dans l'incertitude.

Bibliographie

BECK Ulrich, 2008, *La société du risque: sur la voie d'une autre modernité*, 1986e éd., Paris, Flammarion.

CEFAÏ Daniel et TERZI Cédric (dir.), 2020, *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

CRESAL, 1985, *Situation d'expertise et socialisation des savoirs*. Actes de la table ronde organisée par le CRESAL à Saint-Étienne les 14 et 15 mars 1985.

PERETTI-WATEL Patrick, 2010, *La société du risque*, Paris, La Découverte

**9h45-10h30 Protection, incertitude et risque : la gestion de la vulnérabilité dans les dispositifs publics de protection de l'enfance et de protection des femmes victimes de violences conjugales.**

***Ouarda Raith, Docteure en Anthropologie, Chercheuse associée au LADEC – Université Lumière Lyon2.***



À partir d'une analyse croisée des dispositifs de protection de l'enfance et de protection des femmes victimes de violences conjugales, cette contribution propose d'interroger la manière dont l'action publique transforme l'incertitude en risque gouvernable. Il s'agit de montrer que la protection ne constitue pas seulement un principe juridique ou moral, mais une fabrique institutionnelle reposant sur des dispositifs d'évaluation, des routines bureaucratiques et des arbitrages professionnels qui rendent administrables les vulnérabilités.

L'articulation entre protection, incertitude et risque met en lumière une tension constitutive de l'action publique : protéger suppose d'agir dans un monde incertain, mais agir impose de transformer l'incertain en catégories décisionnelles. Le risque apparaît ainsi comme un compromis entre la nécessité d'intervenir et l'impossibilité de savoir avec certitude. Toutefois, loin d'être neutre, la gestion du risque produit des effets sociaux : elle classe, hiérarchise, moralise, surveille. Dans la protection de l'enfance et la lutte contre les violences faites aux femmes, elle peut contribuer à sécuriser des trajectoires, mais aussi à renforcer des inégalités, à disqualifier des paroles fragiles, ou à légitimer des interventions coercitives.

Penser la protection à travers l'incertitude et le risque revient donc à interroger non seulement l'efficacité des politiques publiques, mais également leurs dimensions éthiques et politiques : qui est protégé, contre quoi, selon quels critères, et au prix de quelles formes de contrôle ?

#### Bibliographie

Dubois, V. 2012, "Ethnographier l'action publique", In Gouvernement et action publique, vol. 1, n°1, p.83-101, Paris.

Lipsky, M. 1980, *Street-Level Bureaucracy: Dilemmas of the Individual in Public Services*, Russell Sage Foundation, New York.

Tronto, J. 2009/2011, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, La Découverte, Paris.



**10h 30 – 10h45 : Pause**



**10h45 - 11h30 Dénoncer, s'exposer : des droits de l'homme aux musées. La narrativité comme sémantique du risque. L'exemple colombien.**

***Tiphaine Duriez, MCF en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2.***

Dès les années 1980, la Colombie, plongée dans la « guerre sale » et les « années de la terreur », a vu émerger des mouvements de dénonciation de la violence portés par des acteurs aussi divers que des magistrats, des artistes, des journalistes, des universitaires ou des militants. Critiquer ces violences les exposait alors à des risques extrêmes (disparitions forcées, exil, assassinats, incarcérations). Aussi, pour les atténuer, ils ont développé une sémantique fondée sur la défense des droits de l'homme (Daviaud, 2010), cadre à la fois protecteur et subversif.

Ces registres d'élicitation (Dousset, 2018) vont structurer la dénonciation des violences jusqu'en 2011. À cette date, un changement de paradigme s'opère, lorsque l'État colombien reconnaît officiellement l'existence d'un conflit armé interne. Prélude aux Dialogues de paix de La Havane et à la signature des Accords de 2016, cette reconnaissance va permettre de redéfinir les formes de la violence, entraînant des transformations sur les risques encourus par ceux qui la documentent et la dénoncent.

Cette communication analyse comment les acteurs s'adaptent aux mutations de l'expression de la violence en Colombie, en étudiant le rôle central des victimes dans les rivalités mémorielles et



politiques. La commémoration de la prise du Palais de justice (1985), événement autrefois occulté, devenu objet de narration officielle, servira de cas d'étude pour penser les transformations induites par ces changements de registres. Comment la commémoration des 40 ans de cet événement a-t-elle permis d'appuyer la déclassification d'archives militaires par des archivistes et historiens, dans un contexte politique national et régional tendu ?

À travers une analyse des discours, des pratiques commémoratives et des espaces de médiation (musées, monuments, archives), elle revient sur les « sémantiques du risque » à partir d'initiatives qui, souvent menées dans l'urgence, révèlent les tensions entre mémoire et pouvoir, entre préservation des preuves et risque d'effacement, entre prise de risques et contournement du danger.

Bibliographie :

Sophie Daviaud, 2010, *L'enjeu des droits de l'homme dans le conflit colombien*. Paris, Karthala/Sciences Po Aix, 364 pages.

Laurent Dousset, 2018, *Pour une anthropologie de l'incertitude*. Paris, CNRS Éditions, Bibliothèque de l'anthropologie, 382 pages.



**11h30 - 13h Pause déjeuner**



**Panel 5 : Le risque dans la pratique ethnographique**

*Modération : Dejan Demitrijevic, Professeur en Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon 2*

**13h-13h45 De l'enquête à l'écriture : la transversalité du risque dans l'étude du conflit séparatiste casamançais**

***Tobie Goasampis, doctorant en anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon2***

Si l'intégrité physique en constitue l'expression première dans l'étude des conflits armés, les manifestations du risque sont bien transversales et concernent l'ensemble de la recherche. De la construction de l'objet à la retranscription et l'analyse des données, les chercheurs et chercheuses doivent composer entre des postures garantes de la rigueur scientifique et les aléas propres aux particularités de leur insertion sur le terrain. Se trouve ici un nœud où l'exigence méthodologique rencontre l'incertitude de la production anthropologique, où les garanties de scientificité sont conditionnées par l'aléatoire du présent ethnographique. Notre participation aux Journées du LADEC vise à alimenter ces questionnements à partir de nos recherches doctorales sur les *dynamiques de paix en Casamance*. Nous souhaitons étudier la transversalité du risque dans la conduite de nos recherches sur un conflit séparatiste au sud du Sénégal, et mettre en discussion les outils et postures permettant (ou non) leur gestion. Nous discuterons notamment du choix du conflit casamançais comme terrain de recherche et de celui de la paix comme approche théorique et conceptuelle. L'insertion sur ce terrain s'est accompagnée d'une tension continue quant à notre posture, et nous reviendrons sur le placement au sein du conflit, des conflits interpersonnels, ainsi que sur la gestion des relations ethnographiques comme garantie de la pérennité de la recherche. Nous discuterons enfin de la détention de données sensibles, en passant de leur matérialité dans le carnet de terrain à la retranscription et l'analyse de celles-ci dans la production écrite, point de tension actuel de nos recherches.



### Bibliographie

- Fresia M., Lavigne Delville P. (Dir.). (2018). *Au cœur des mondes de l'aide internationale*. Paris, Karthala. 359 p.  
Agier M. (Dir.) (1997). *Anthropologues en danger*. Paris, Jean-Michel Place. 125 p.  
Olivier de Sardan J.-P. (1995). « La politique du terrain ». *Enquête*, n°1, p. 71-109.  
Fassin D. (2010). « Critique de la raison humanitaire ». *La raison humanitaire*, Points, Paris, p. 387-409.

## **13h45- 14h30 Faire du terrain en zone frontalière sous haute surveillance : Cas particulier du Zanskar.**

***Salomé Deboos , Professeur d'Anthropologie, LADEC – Université Lumière Lyon 2***

L'Inde, depuis la promulgation de sa constitution en 1951 est une démocratie fédérale. Pourtant, dès le début, certaines zones frontalières restent disputées entre l'Inde et ses voisins, la poussant à signer de fragiles cessez le feu mais aucun accord de paix jusqu'aujourd'hui. C'est le cas notamment de la frontière afghane, chinoise, pakistanaise, rendant ces régions non accessibles au tourisme jusqu'au tournant des années 1990 pour la région du Kashmir, puis lentement le Ladakh et enfin le Zanskar au tournant des années 2000. Pour autant, ces régions restent soumises à une forte pression et surveillance de l'armée indienne (surveillance des mouvements de population, coupure d'internet, rupture de communication par sms, écoutes ponctuelles, etc). D'état fédéral, le « Jammu & Kashmir » est scindé en deux Territoires de l'Union en 2019, le Kashmir d'un côté et le Ladakh de l'autre, permettant au gouvernement central de New Delhi d'avoir toujours plus de contrôle sur la zone.

Depuis maintenant 26 ans, je mène mes recherches en anthropologie dans la vallée du Zanskar et travaille plus particulièrement sur le construit identitaire en situation pluriconfessionnelle. Cette recherche s'inscrit dans le courant de la *slow science*.

Dans le cadre de cette communication, j'expliquerai en quoi l'anthropologue de par son positionnement à la fois dans et hors d'une communauté est à la fois soumis aux règles du dehors et du dedans, rendant sa recherche de terrain à la fois contrainte par la situation géopolitique locale et dans le même temps riche du fait des réseaux de solidarité tissés au long cours.

**Fin : 14h30**

